

Myriam Ben, « Echo Multiple des Labours de l'Âme Humaine »

J'ai rencontré Myriam Ben au cours de mon récent voyage de recherche en Afrique du Nord. Je m'étais arrêtée chez des amis à Boumerdès, une ville cotière près d'Alger. C'est là que j'ai découvert cette femme exceptionnelle qui devait rendre mon séjour en Algérie tellement plus fascinant et intense.

Dans sa maison aux murs couverts de ses peintures aux formes allongées et mouvantes, aux couleurs sombres et lumineuses comme des vitraux de cathédrales, un piano soutenant des photos aux visages intelligents, et ouverts, Myriam Ben est apparue impressionnante par sa carrure, ses épaules rondes couvertes d'un châle, la douceur de son regard et de son sourire, la sensibilité de sa voix, la forte présence de sa conversation.

Tout en nous servant une galette, recette de sa grand-mère et du café turque, elle a parlé, parlé de sa vie, de ses expériences, de l'essentiel, allant très vite au noyau des problèmes, discours qui remontait le temps, "arrachant à elle-même la substance profonde de l'inexprimable." Je voulais savoir comment une femme de sa génération, ayant vécu et participé à la révolution, avait réussi à s'affirmer en tant que femme à part entière dans un pays n'encourageant guère cette forme d'éclosion de la part de ses femmes.

Et Myriam Ben a raconté sa vie, son enfance née dans une famille juive algérienne, sa participation à la guerre de Libération Nationale de 1955 à 1962 qui lui avait valu d'être condamnée à vingt ans de travaux forcés par le Tribunal permanent des Forces Armées d'Alger. Puis en 1962, tout de suite après l'Indépendance, elle s'était occupée de la formation de futurs enseignants algériens. Ensuite très éprouvée physiquement, elle avait dû interrompre ses fonctions et en avait profité pour préparer une thèse d'histoire. Elle était actuellement chargée de l'enseignement des langues et des Sciences Humaines dans un important Institut National. Elle y occupait aussi un poste administratif, étant Chef de ce département.

En l'écoutant, en l'observant, puis plus tard en la lisant, je remarquai combien elle était douée ayant pu combiner non seulement une vie académique, très chargée, mais aussi l'écriture et la peinture. Ses écrits sont aussi variés comprenant un roman intitulé "La Mémoire en Exil", des "Nouvelles" parues dans la revue *El Djézairia* en 1977 et dans les *Temps Modernes* en 1974 et 1977, des pièces de théâtre, l'une ayant pour titre "Leila" donnée en lecture publique par des comédiens algériens au Petit TNP à Paris, et une autre, "Karim, ou jusqu'à la fin de notre vie", en 1968, et des "Poèmes" très

émouvants à paraître aux éditions L'Harmattan cette année.

Le livre qu'elle me dédicace "Ainsi Naquit Un Homme" est un recueil de nouvelles publié par la Maison des Livres à Alger en 1982, il est dédié à sa grand-mère "gardienne jalouse de sa mémoire, fleuve où elle navigue", à sa mère "qui lui a chanté et appris les chants de son grand-père ... qui lui a révélé l'INTACT du DIAMANT ... quand les voleurs d'amour ont mutilé son âme"; à son père "qui lui a enseigné qu'il faut mériter sa Patrie et qu'il ne lui est Patrie que sa terre natale EL DJEZAIR, et finalement à "ses compagnons de lutte morts sans sépulture quand mûrissaient les blés".

La première nouvelle intitulée "Mahfoud, l'Enfant à La Flûte" raconte l'histoire d'un héros de notre temps, enfant des caravanes, descendants des grandes tentes nomades, chassées vers le nord par les grands vents affamés du désert Musique méconnaissable, toujours réinventée, jamais retrouvée, toujours reconnue ... Et beaucoup et combien encore pour qu'un jour les enfants de ce pays apprennent la musique humaine." (p. 35).

La deuxième nouvelle intitulée "Ainsi Naquit Un Homme" pose la question de Madjnoun: "Chacun doit-il mourir chaque fois qu'il doit naître? Tant d'autres doivent-ils mourir pour qu'un seul homme naisse?" (p. 96)

La quatrième. "La Grève" se demande si l'événement a vraiment existé: "Qui écrira l'histoire des grèves avant l'histoire, la préhistoire de la Revolution, la Révolution de notre HISTOIRE Là, il faut des majuscules. L'HISTOIRE majuscule que nous avons écrite Là, il faudrait écrire avec notre sang. L'HISTOIRE du sang sur les guillotines ... Non, personne ne l'oublie." (p. 112)

"L'Emigré" de la cinquième nouvelle a "vu le fleuve coupé, a vu les eaux violentes rebelles domptées, a vu naître la mer, une mer artificielle déferler et couvrir de ses eaux une gigantesque plaie, qui efface pour toujours de la mémoire des peuples des centaines d'Algériens, dont la femme, la mère, les petits qui ont faim, attendront le retour en vain en vain. En vain toujours."

La dernière nouvelle "Nora" est un petit chef d'oeuvre primé dans le cadre du concours organisé par le Musée National du Moudjahed, à l'occasion de 25e anniversaire du déclenchement de la Guerre de Libération Nationale. Elle est dédiée "à TOI dont je n'ai connu en sept années de guerre qu'un prénom: NORA. Et qui chantais: j'ai le nom de notre Révolution: N comme Nuit, Or comme de l'OR, A comme Algérie." Pour nous qui vivons la guerre du Liban, cette nouvelle est



particulièrement émouvante car elle soulève les problèmes graves que nous affrontons: "Comment savoir alors? Du corps ou du coeur, lequel serait le plus difficile à guérir? Un pays entier, grand convalescent, relevant d'une grande maladie, se tenait là devant moi, en elle." (p. 160)

"Nous étions aux premières lignes de l'histoire. Notre terre saignait d'une brèche à combler, un précipice vertigineux à franchir. Nous étions les points sanglants dont le précipice formait le lieu géométrique. L'avant-garde ne marque jamais le pas. Nous étions l'avant-garde. Nous avons avancé. Nous sommes les premiers tombés dans le précipice. Le précipice se comblait sur nos corps. Sur nos vies ... Le précipice sera comblé. Le pays entier pourra passer du côté du soleil, qui ne se lèvera plus dans le bain de sang. Alors la lumière sera. La lumière Nora. La lumière dans le précipice c'était toi ... Nora c'est un peu l'Algérie mais c'est aussi le Liban avec son cortège de deuils. "Les roses de la mère, les roses de la guerre. La fleur couleur du grand carnage. Magnificence démultipliée de la sève de vie, qui force les bourgeons, rougit la floraison de roses exubérantes à l'angle d'une maison où veille la solitude d'une mère qui attend. Et qui ne recoit plus chaque soir que la visite du silence à l'heure où rentrent des champs les fils des autres. Non, je n'ai pas planté ce jasmin, Nora, jusqu'où, maintenant que tu as pris ma main, jusqu'où vas-tu m'entraîner avant de m'achever." (p. 189)

Myriam Ben, écrivain, peintre, professeur, poète, femme de talent extraordinaire qui a su combiner poésie et prose pour raconter l'histoire, la géographie et l'élan de tout un peuple pris dans sa marche vers la liberté et la dignité. Par une vision peu commune elle a su transcender les origines de son passé pour rejoindre l'universel et pour parler de demains plus humains et éclairés.

Evelyne Accad